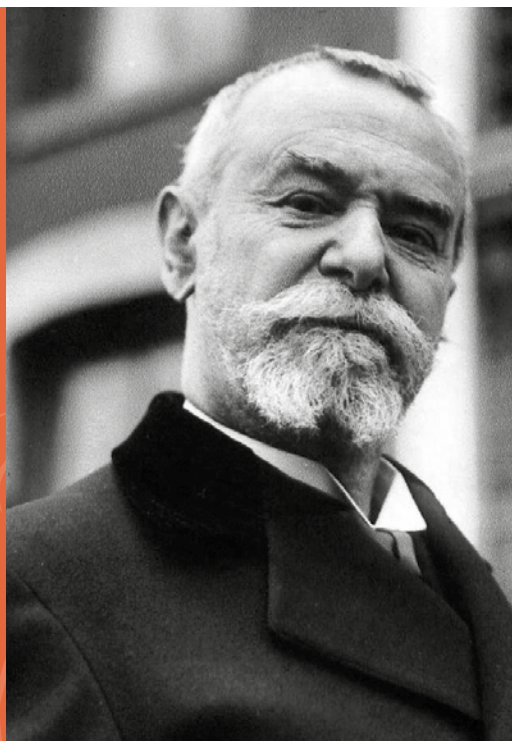


JEAN JULES JUSSERAND

(1855-1932)

ELÈVE À L'INSTITUTION DES CHARTREUX DE 1865 À 1872



SOMMAIRE

P.4

Biographie :
« **THE MARVELOUS AMBASSADOR** »

P.12

**LETTRE DE THEODORE ROOSEVELT
À JUSSERAND**

P.18

**LETTRE DE JUSSERAND AU SUPÉRIEUR
DE L'INSTITUTION EN 1925**

P.19

Traduction du 2^e chapitre
« **AUX CHARTREUX** »
de l'autobiographie de Jusserand

P.27

Bibliographie

ÉDITO

L'Institution des Chartreux est heureuse, à travers l'édition de ce premier numéro de la collection Les anciens des Chartreux, et la pose d'une plaque commémorative le 10 novembre 2017, de rendre hommage à Jean Jules Jusserand, élève à l'Institution de 1865 à 1872. Cet hommage nous tient particulièrement à cœur car nul, plus que Jean Jules Jusserand, ne représente mieux l'esprit qui a toujours animé notre maison : l'intelligence de l'esprit au service de l'intelligence du cœur.

Il est émouvant de voir dans les lignes écrites par l'homme mûr qu'il était au moment de la rédaction de ses mémoires, que son passage aux Chartreux l'aura incontestablement marqué. Il en a retiré un amour sans bornes pour la lecture et pour les voyages, preuve que l'ouverture d'esprit et la curiosité qui étaient les siennes ont trouvé en ces murs un cadre épanouissant. Il nous semble essentiel que le patrimoine humain que représente Jean Jules Jusserand puisse être inscrit dans celui de la pierre. Sa droiture, son ambition à changer le monde doivent inspirer les générations d'élèves présentes aujourd'hui à l'Institution.

Son parcours exemplaire, de sa formation aux Chartreux jusqu'à la réussite brillante aux concours (en 1876, il obtint la première place au concours des affaires étrangères), lui permirent de montrer l'étendue de ses qualités en tant qu'ambassadeur de France aux États-Unis. À ce poste qu'il occupa 22 ans, il connu cinq présidents des États-Unis et entretenit des rapports d'amitié avec Theodore Roosevelt qui reconnut le rôle exemplaire qu'il avait tenu, à ses yeux, dans la préservation de la paix entre la France et l'Allemagne. Dans l'Amérique plutôt favorable à l'Allemagne du début du XX^e siècle, Jusserand sut faire entendre la voix de la France, mettre les intérêts du pays en avant et, par dessus tout, faire aimer notre culture. Aussi lorsque l'Europe fut entrée en guerre, face à une propagande brutale de l'Allemagne, Jusserand opposa une

honnêteté et une mesure dans ses propos qui finirent par convaincre le Président Wilson de proposer au pays d'entrer en guerre aux côtés de l'Entente en 1917 et, par là même, de mettre un terme à ce conflit qui s'enlisait dans une déplorable boucherie. Un autre président américain, Franklin Delano Roosevelt, lui rendra en ces mots un hommage posthume en 1936 : « J'ai souvent causé avec lui ; son jugement, sa résolution d'éviter toute méthode de propagande, son affirmation constante que le peuple américain formerait sa décision par la simple présentation des faits et des principes, mieux que par tout autre moyen, eurent finalement une influence déterminante sur l'opinion publique lorsque cette nation, par l'intermédiaire de son Président et de son Congrès, prit le parti que l'on sait en avril 1917. Le maintien de l'idéal le plus haut en morale diplomatique eut la récompense méritée ».

Homme de dialogue donc, homme de lettres également qui fit partie de la première promotion du prix Pulitzer en 1917 dans la catégorie Histoire avec son livre *With Americans of Past and Present Days*. Ce goût des lettres fut d'abord celui des langues et au premier chef, de la langue française : il fit partie du premier conseil d'administration de l'Alliance Française à Paris en 1883 et contribua grandement au développement de cette organisation, notamment aux États-Unis.

Nous sommes heureux de contribuer modestement à l'expression de la reconnaissance qui est due à un homme qui occupa une place de premier ordre dans le cours de l'histoire humaine grâce à ses multiples qualités : l'honnêteté, la curiosité, la discrétion, la force de conviction et le goût pour la paix.

Abbé Jean-Bernard Plessy
Supérieur de l'Institution

David Camus
*Directeur du Fonds de dotation
et des affaires culturelles*

« THE MARVELOUS AMBASSADOR »

Jean Jules Jusserand

IDENTITÉ LYONNAISE ET SAINT-HAONNAISE

Jean Jules Adrien Jusserand est né à Lyon en 1855, premier des quatre enfants d'un père veuf d'un premier mariage avec une Roannaise, mais qui venait d'épouser Adrienne Tissot, de 27 ans plus jeune que lui. Jean Jusserand, homme de lois et rentier, est issu d'une longue lignée d'artisans lyonnais, tailleurs d'habits puis orfèvres, établis sur le Pont du Change depuis le XVI^e siècle, et passés dans la Presqu'île à la faveur des promotions bourgeoises au XIX^e siècle.



La famille avait une double résidence, urbaine et rurale : l'hiver à Lyon, l'été et l'automne à la campagne : à Saint-Haon le Châtel, dans cette demeure pleine de charmes acquise depuis peu, et au Bachelard à Renaison, domaine agricole hérité d'un premier mariage. L'enfant Jean Jules connut ici les joies de la nature et une enfance saint-haonnaise heureuse.

L'INSTITUTION DES CHARTREUX

Il reçoit la bonne éducation humaniste à l'Institution lyonnaise des Chartreux, où l'abbé Jérôme Déchelette, professeur de rhétorique, poussait le dévouement jusqu'à emmener ses élèves en voyage pendant

1. Aquarelle du village de Saint-Haon réalisée par Jusserand
2. Avec son frère et ses sœurs ; debout à droite
3. Debout à gauche, avec l'abbé Déchelette

les vacances, en France et à travers l'Europe : Italie, Suisse, Autriche. La guerre de 1870 eut lieu pendant ses premières années de lycée. Tous les élèves, frappés par les malheurs de la France, redoublèrent d'ardeur au travail et du désir de servir leur pays.

À la mort de son père en 1872, Jean Jules Jusserand se considéra, à l'âge de 17 ans, comme chef de famille. Aux Facultés de Lyon, il passa des examens de lettres, de sciences et de droit. Il étudia quatre langues vivantes. Il fit une maîtrise d'art et prépara un doctorat de lettres, hésitant encore sur sa future carrière. Sommé par sa famille de sortir de cette incertitude, il réfléchit qu'après une guerre désastreuse, il ne pourrait y en avoir une autre avant plusieurs années, donc pas de service armé immédiat. Il opta pour un service civil dans les Affaires Etrangères ou la diplomatie, parce que « l'ignorance au sujet des pays étrangers peut conduire à la guerre. » rappelait-il plus tard en expliquant son choix.

LE CHOIX DE LA DIPLOMATIE

Il alla donc à Paris pour se préparer au concours des Affaires Etrangères. Il étudiait le droit, l'histoire, les langues, le latin, la paléographie, les arts, regrettant de ne pouvoir aussi faire un peu de médecine. Le concours des affaires étrangères n'ayant lieu qu'en juillet 1876, il passa l'année 75-76 en Angleterre, d'abord en randonnées



à travers la campagne, à pied, souvent sous la pluie, couchant dans des auberges ou chez des paysans peu habitués aux voyageurs, puis travaillant à Londres, dans les musées et les bibliothèques.

Il se présenta au concours des Affaires Etrangères, où « ayant étudié au delà des limites du programme obligatoire », il fut reçu premier. Il profita de ses loisirs pour soutenir sa thèse sur les prédécesseurs de Shakespeare à l'université de Lyon.

PREMIÈRES MISSIONS

Nommé alors élève consul à Londres, il consacre l'essentiel de ses recherches à l'Angleterre du XIV^e siècle et écrit la première esquisse de ce qui sera son livre le plus souvent traduit et réédité : *English wayfaring life in the 14th century (La vie nomade et les routes en Angleterre au XIV^e siècle)*.

Chargé en 1881 par Gambetta d'une mission en Tunisie, où il y avait des rivalités et des troubles, Jusserand fut à son retour remarqué par ses rapports et son action et placé à la tête d'un bureau des affaires tunisiennes, auxquelles furent ajoutées plus tard celles de l'Anam, Madagascar, Obok, le Congo, l'Afrique de l'ouest, etc...



AMOUR DE LA LITTÉRATURE

Autre preuve du rayonnement précoce de sa personnalité intellectuelle : Jusserand fut un des membres fondateurs (le plus jeune de tous) en 1883 de l'Alliance Française, aux côtés des plus anciens comme Jules Verne, Ernest Renan, Louis Pasteur. En avril 1885 lors d'un voyage vers Saint-Haon-le-Châtel, assis sur les banquettes d'un train de nuit avec Gaston Paris, (tous deux se rendant au mariage de la deuxième sœur de Jean Jules, Francesca Jusserand avec le grand helléniste Fernand Allègre) les deux amis décidèrent de créer une collection de monographies des écrivains français du passé, écrites par des écrivains vivants. Il y eut jusqu'à 57 volumes, souvent réédités. Gaston Paris écrivit le « Villon ». Jean Jules Jusserand dirigeant la collection, relut tous les manuscrits et publia en 1913 le « Ronsard ».

AU COLLÈGE DE FRANCE

La même année, Guillaume Guizot (fils du premier ministre de Louis Philippe) professeur au collège de France, vint demander à Jusserand de le remplacer pendant un semestre dans cet établissement prestigieux. Jusserand ne crut pas pouvoir refuser ; mais il était fort inquiet, parce qu'il n'avait jamais parlé en public. Il occupa son été à Saint-Haon à un apprentissage fort utile : il devait faire, chaque soir, une conférence sans texte,

avec seulement quelques notes : lui debout à l'extrémité du salon, sa mère assise à l'autre dans la pénombre... Le jour venu, au Collège de France, après son premier mot « Messieurs » l'appréhension disparut et tout se passa bien. Le Ministère réclama tout son temps, Jusserand ne fit plus jamais de cours mais ne renonça pas à écrire et à publier.

CONSEILLER D'AMBASSADE

De 1887 à 1890 il fut conseiller d'ambassade à Londres (au temps de la Reine Victoria). Il se fit quantité de relations dans les milieux littéraires, artistiques et politiques. En 88, il voyagea en Egypte dont il revint, comme à chacun de ses voyages, avec des carnets de notes, des dessins, photographies et aquarelles.

SON MARIAGE AMÉRICAIN

De 1890 à 1898, il fut sous-directeur des affaires politiques du Ministère des Affaires Etrangères, menant à Paris une vie laborieuse, studieuse et mondaine. Il s'y maria, en octobre 1895, avec Miss Elise Richards, américaine née et élevée à Paris. Son père, fondé de pouvoir d'une banque américaine, s'est établi en France, intégré dans le milieu des riches mécènes américains, amoureux de la civilisation française, tel Edward Tuck qui consacre sa fortune à la restauration du château de la Malmaison. Ce mariage lui sera profitable pour la connaissance de la

1. Le Collège de France
2. Jusserand, conseiller à Londres
3. Jusserand à son bureau de l'ambassade de Washington
4. les 5 présidents américains qu'il a fréquenté :
 Theodore Roosevelt (1901-1909)
 William Taft (1909-1913)
 Woodrow Wilson (1913-1921)
 Warren Harding (1921-1923)
 Calvin Coolidge (1923-1929)



société américaine et son aisance à fréquenter plus tard les différents réseaux qui la composent. Elise fut pour lui une collaboratrice constante, efficace et dévouée. Malheureusement, ils n'eurent pas d'enfant.

Toutefois la maison de Saint-Haon fut pendant quarante ans, le cadre d'une vie exclusivement familiale, où les sœurs, beaux-frères et neveux, tous universitaires, se groupaient autour de l'ambassadeur et vivaient le temps d'un été dans une intense ferveur intellectuelle.

EN POSTE À COPENHAGUE

Entre 1898 et 1902, il fut Ministre de France au Danemark. Durant cette période, il voyage en Russie et accompagne les visites du Président de la République, Emile Loubet. Jusserand considère sa carrière comme achevée à Copenhague, mais à la fin de 1902 un télégramme codé lui parvint : « Accepteriez-vous d'être nommé ambassadeur à Washington ? » ; il accepta.

AMBASSEUR À WASHINGTON

Son mandat dura 22 ans (fin 1902 à début 1925) ce qui est sans égal. C'est là qu'il donna vraiment sa mesure. Il connut cinq présidents des États-Unis : Theodore Roosevelt, Taft, Wilson, Harding, Coolidge. Dès son arrivée, il se lie d'amitié avec Roosevelt, qui apprécie son œuvre littéraire, qu'il connaissait déjà. De son côté, l'ambassadeur appréciait les qualités de courage, la gaîté, l'optimisme, l'ouverture d'esprit, la manière directe du Président. Il en fut rapproché par le sport : jouant souvent au tennis avec lui et participant aux fameuses randonnées acrobatiques de Roosevelt. Il s'agissait de partir à travers la campagne sans jamais dévier de la ligne droite : franchissant tous les obstacles, fourrés, rochers, précipices ou rivières (à la nage s'il le fallait, habillés ou pas) Jean Jules Jusserand dit qu'il serra les dents parfois, mais ne recula jamais. Il devint rapidement un proche du président qui sollicitait ses conseils diplomatiques. C'est l'apogée de son influence aux États-Unis.



4



Après des successeurs de Roosevelt, Jusserand ne sera plus un intime mais restera une personnalité très connue et écoutée pour les affaires internationales. Jusserand fut très aimé aux États-Unis, dans la presse, au Congrès, dans l'opinion public, auprès des autres diplomates.

Il parlait parfaitement l'anglais et fit d'innombrables discours dans tout le pays ; il fut nommé Docteur Honoris Causa de quantité d'universités américaines et même, cas unique, Président de la Société d'Histoire des États-Unis. Lors de la création du Prix Pulitzer en 1917, c'est lui qui reçut le prix Histoire.

LA CRISE DE 1905

La tension était extrême entre la République Française et l'Allemagne du Kaiser, deux puissances coloniales rivales, qui se disputaient le sort du Maroc. Roosevelt, conseillé par Jusserand, intervint auprès de Guillaume II et organisa la conférence internationale d'Algésiras en janvier 1906. Le conflit put être évité et Roosevelt, qui allait recevoir le prix Nobel de la Paix, écrivit alors à l'ambassadeur de France une très belle lettre de louanges

et de remerciements où il exprime toute sa confiance (voir la reproduction de ce courrier p. 12).

LA DIPLOMATIE JUSSERANDIENNE

Huit ans plus tard le conflit éclatait, embrasant l'Europe entière. Au début de la guerre, les Allemands mènent une action diplomatique agressive outre-Atlantique : de nombreux Américains sont d'origine allemande (notamment dans la *middle west*) et servent souvent de relais, via la presse locale, à la propagande intensive développée par les diplomates germanis.

L'ambassadeur de France ne voulut pas utiliser la même méthode : il s'en tint à une honnêteté absolue, ne disant que la vérité, exposant toujours le point de vue, la situation, les malheurs de la France, mais se gardant de paraître faire pression. Il savait que les Américains n'aiment pas être bousculés. Ne l'étant pas, ils s'engagèrent en avril 1917 aux côtés des Alliés. Clemenceau câbla à Jean Jules Jusserand : « Tout ce que vous avez dit et fait est excellent ».

Sous le commandement du général Pershing, des contingents sont envoyés



combattre en France. Jusserand accueille aux États-Unis la mission Joffre – Viviani qui fera le tour de plusieurs états pour renforcer l'enthousiasme populaire vis-à-vis de la cause française. Le souvenir de Lafayette est ravivé à cette occasion. L'apport militaire des États-Unis sera décisif pour la victoire en 1918, contrebalançant la défaillance de la Russie sur le front est, pour cause de révolution bolchévique.

Après l'armistice, Jusserand accompagna le Président Wilson en Europe pour la préparation des traités de paix. Il prit part à une mission en Pologne avec le général Weygand, à la conférence de désarmement naval de Washington en 1922.



1. Jusserand avec T. Roosevelt aux Invalides en 1910

2. Ouverture de la conférence d'Algésiras

3. Avec le Maréchal Joffre

4. Avec le Maréchal Foch

5. Avec Georges Clemenceau



LA RETRAITE

Lorsqu'il fut mis à la retraite fin 1924, il fut très regretté aux États-Unis. Des manifestations de toutes sortes lui prouvèrent, ainsi qu'à sa femme, l'admiration et l'affection des américains (« admirable ambassador » « most beloved ambassador » « honneur, courtoisie, et fair play »). Un dîner d'adieu à Washington réunit environ mille personnalités. Elise et Jean Jules Jusserand laissèrent en souvenir, dans un jardin de la ville, une fontaine pour faire boire les oiseaux, érigée en pierre importée de France.

Revenu à Paris, l'ambassadeur fut élu à l'Académie des sciences morales et politiques, dont il suivit les séances avec exactitude. En 1931, peu avant sa mort, il écrivit son dernier et admirable livre : « Le Sentiment américain » et laissa inachevées ses mémoires écrites en anglais : « What me befell ».

En 1936, un « mémorial Jusserand » fut érigé dans un bois des environs de Washington, où il se promenait souvent avec sa femme. C'est un banc de marbre blanc courbe, qui porte l'inscription « Jusserand personal token of esteem and affection ».

L'inauguration eut lieu en présence du deuxième président Roosevelt (Franklin Delano) qui ayant bien connu l'ambassadeur rappela dans son discours ses grandes qualités, sa vaste culture, et son nom désormais associé dans la mémoire des américains à ceux de Lafayette et Rochambeau...

Dans le Roannais, le souvenir du grand diplomate, homme de lettres et artisan de la paix, est honoré dans un lieu emblématique de l'antique cité de Saint-Haon-le-Châtel, par une stèle érigée au pied d'une des dix-huit tours du XIV^e siècle sur la promenade des remparts, la Tour Jusserand...

Cette biographie a été rédigée
par **Jean MATHIEU**

Les Amis de Jean Jules Jusserand



1. 1925 : départ des États-Unis, avec sa femme

2. Mémorial Jusserand dans les environs de Washington

3. Le Président Franklin Delano Roosevelt, qui déclara le 15 novembre 1936 à l'occasion de l'inauguration du mémorial Jusserand : « Nous pouvons presque dire : ce fut un grand Américain aussi bien qu'un grand Français. Nous associons le nom de M. Jusserand à jamais à ceux de Lafayette, de Rochambeau et de ces valeureux Français auxquels les services rendus à ce pays donnent droit aux souvenirs reconnaissants de tous les Américains. »

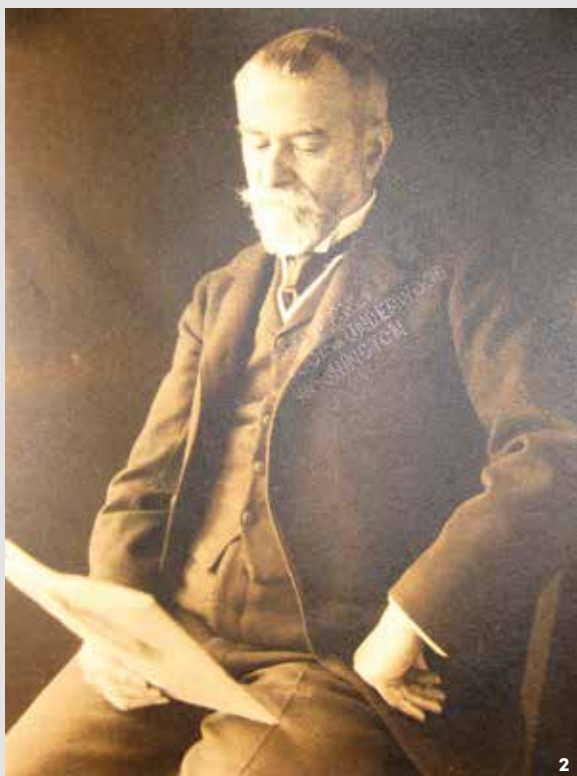


3

CORRESPONDANCE AVEC THEODORE ROOSEVELT



1



2

1. le Président Theodore Roosevelt

2. Jusserand lisant

Maison Blanche Washington
25 Avril 1906

Mon cher Ambassadeur,

Durant l'année dernière, nos relations ont été celles d'une intimité particulière en nous occupant de plus d'un grand problème, et particulièrement en ce qui concerne la conférence du Maroc et il y a certaines choses que je pense et veux vous dire..

Il est de la simple et littérale vérité de dire que à mon avis nous devons à vous plus qu'à n'importe quel autre homme que l'année qui vient de finir n'ait pas vu la guerre entre la France et l'Allemagne, guerre qui, si elle eût commencé se serait probablement étendue à une partie considérable du monde

to la fin de Mai et en Juin, les relations
entre ces deux pays étaient si tendues,
que cette guerre était inévitable. Probable-
ment, le seul moyen qu'il y eut de l'éviter
était une conférence internationale et
une pareille conférence ne pouvait être
tenue que dans des conditions compatibles
avec l'honneur et la dignité de la France.
Vous êtes l'homme qui avez le plus contribué
à arranger une conférence ayant précisé-
ment ce caractère.

Je me métais de l'affaire tout à fait in-
volontairement et je ne ~~aurais pas~~ ^{m'en tirais} pas
mêlé du tout, si je n'avais pas eu une
confiance entière à la fois dans la sagesse
infaillible de votre jugement et dans la
haute intégrité de votre conduite personnelle.
Grâce au fait que c'étaient là les deux
traits dominants de votre personnalité mes

relations avec vous ont été telles qu'il
s'en est je crois très rarement remontré de
pareilles entre un ambassadeur à n'importe
quelle époque et le chef de gouvernement
auprès duquel l'ambassadeur était accrédité
et certainement, jamais ambassadeur et chef
de gouvernement ne seront vis à vis l'un
de l'autre sur un pied à la fois plus
agréable et plus avantageux à leur patrie
respective que ce n'a été le cas entre vous
et moi.

Si dans ces délicates négociations à
propos du Maroc, je n'avais pas pu agir
avec vous avec cette franchise et cette confiance
absolues, il n'était pas possible qu'un bon
résultat fût obtenu et cette franchise et
cette confiance étaient rendues possibles
seulement à cause de la certitude que
vous feriez et conseilleriez ce qu'il y avait
de plus sage à faire et à conseiller, et que

vous traiteriez tout ce qui s'est dit et fait
entre nous de ven comme un gentleman de
l'honneur le plus élevé traite ce qui est
dit et fait dans les relations intimes et
personnelles de la vie. Si vous aviez été
homme à adopter une certaine ligne de
conduite en tant que homme privé et un
autre en tant que homme public, j'aurais
été absolument dans l'impossibilité d'en-
trettenir des relations pareilles avec vous ;
d'autre part je n'aurais pu, quelque
haut que fût votre honneur, le assumer
comme j'ai fait si je n'avais pas eu une
confiance entière dans la sûreté et la
promptitude de votre jugement.

Vous avez rendu service d'abord à la France
mais c'était aussi un service rendu au
monde ; et en le rendant, vous vous êtes
comporté comme doit faire le serviteur.

public idéal car un tel serviteur doit avec
une intelligence exercée savoir rendre des
services les plus efficaces à son pays, sans
jamais dévier fut-ce de si peu que ce soit,
des règles de bonne foi personnelle et de
respect scrupuleux pour les droits des autres.

Je ne suppose pas que vous retiriez
jamais aucun avantage personnel pour
ce que vous avez fait l'année dernière
et peut-être même ne le reconnaîtra-t-on
pas mais je désire que du moins, vous
connaissiez mon appréciation personnelle.

Avec un respect et un bon vouloir cordiaux,
croyez-moi très-fidèlement votre.

Theodore Roosevelt

Président de la République des États-Unis

à M. J. J. Jusserand
Ch. French Ambassador
Washington. D. C.

**COURRIER
DE JUSSERAND
RÉPONDANT
À L'INVITATION
DU SUPÉRIEUR
POUR LA CÉRÉMONIE
DES 100 ANS
DE L'INSTITUTION
EN 1825**

5 juin 1929

28, Avenue du Président Wilson.

Monsieur le Supérieur,

A mon infini regret,
je me trouve dans l'impos-
sibilité de me rendre
à Lyon pour assister
au centenaire des
chartaux. J'ai espéré
jusqu'au dernier mo-
ment pouvoir me

rendre libre, mais
n'ai pu réussir.

C'est donc seulement
en pensée et de loin
que je m'associerai
à votre fête; soyez
assuré toutefois que
nul ne la fera de
meilleure façon qu'eux-mêmes,
ne forme de vœux
plus sincères pour

la prospérité de
l'Institution que
vous dirigez.

J'adresse mes meilleurs
souvenirs aux pro-
fesseurs d'élèves et an-
ciens élèves et je
vous prie de me
croire, Monsieur le
Supérieur

très dévoué
Jusserand

CHAPITRE II AUX CHARTREUX

1865-1872

J.J. Jusserand fut élève aux Chartreux, de la 6e en 1865 à la philosophie (terminale) en 1872. Dans l'extrait qui suit, il évoque ses années d'étude à l'Institution qui semblent avoir été décisives dans sa vocation ; il affirme que l'un de ses professeurs, l'abbé J.J. Déchelette, lui a donné à la fois le goût de la lecture, une véritable curiosité et une grande ouverture intellectuelle. Nos archives nous confirment ses excellents résultats, ses nombreux prix et accessits, mais certaines appréciations en « Conduite et piété » par exemple, laissent entrevoir la forte personnalité de cet adolescent... Il semble également que ce soit l'Institution qui ait contribué à forger la rigueur et la droiture qui caractérisent notre futur ambassadeur, ce qui fait dire à T. Roosevelt que J.J. Jusserand représente « les normes les plus strictes d'éthique diplomatique »¹...

Aux Chartreux (1865-1872) est le second chapitre de l'autobiographie inachevée et posthume de Jean Jules Jusserand. Publiée sous le titre de *What me befell, the reminiscences of J. J. Jusserand* simultanément à Boston, New York et Londres en 1933, elle est rédigée en anglais.

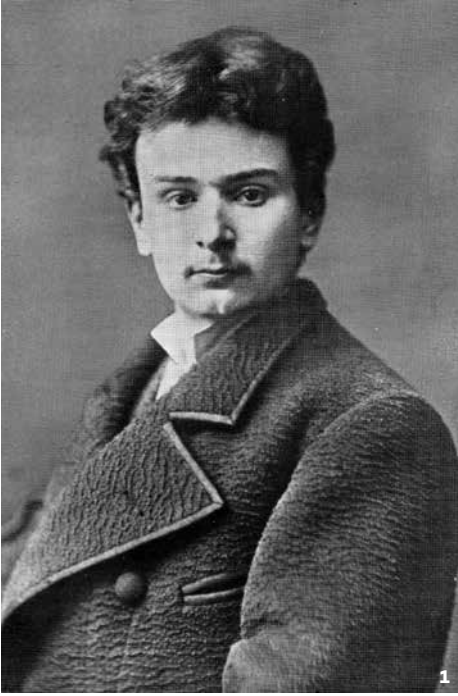
La version française présentée ici est le fruit d'un travail de traduction réalisé par les étudiants débutants en version de la classe d'hypokhâgne de Mme Bozon (année scolaire 2016-2017). Les quelques notes sont de François Bouteille, professeur d'histoire.

1. Voir p.13 la lettre de T. Roosevelt à son ami J.J. Jusserand (1906).

Sur les quais de la Saône, cette rivière s'écoulant à travers Lyon et se jetant dans le Rhône un peu plus bas, deux collines se font face : la colline de Fourvière, renommée pour ses pèlerinages, et la colline de la Croix-Rousse, renommée pour ses soieries. Dans ce quartier, il n'est pas possible d'emprunter une rue sans entendre le bruit des métiers à tisser. S'il vous arrive de rentrer dans une de ces maisons, vous vous retrouverez dans une pièce plus que modeste, encombrée, constituant

parfois la seule pièce pour toute une famille. Vous trouverez un poêle en fonte servant au chauffage et à la cuisine, et un canot ôtant précautionneusement les emballages qui protègent son travail, vous montrant la plus éblouissante des soies, qui pour l'heure illumine cet endroit miteux mais qui, plus tard, rayonnera dans la cour des rois.

Au sommet de la colline, en face de la rivière, se trouve un établissement scolaire réputé nommé Les Chartreux, d'après le



nom d'une Chartreuse² qui a existé là. L'établissement est dirigé par des prêtres diocésains libéraux dont les méthodes étaient, à mon époque, bien plus en avance que celles alors pratiquées dans les lycées publics. En plus des études classiques, le dessin, l'apprentissage d'une langue étrangère, les exercices de physique, la gymnastique, la natation et la marche à pied étaient obligatoires. Dans un parc en pleine nature³, qui appartenait à l'Institution, les garçons pouvaient faire ce qu'ils voulaient durant les mois d'été, les dimanches et les jeudis ; ils avaient à disposition un gymnase⁴, ils pouvaient se

balader, jouer au billard, etc. Une parcelle de terrain était allouée aux aînés pour aménager, planter et jardiner comme bon leur semblait. Tous les élèves des Chartreux étaient internes ; ils avaient deux brefs congés, au Nouvel An et à Pâques, et de longues vacances pendant les mois d'août et de septembre. La discipline était stricte mais pas insupportable, la chose la plus dure pour ceux qui n'y étaient pas habitués, était de se lever tous les matins à 5 h 30 au son d'une cloche impitoyable et de rester silencieux la plupart du temps, même pendant les repas, durant lesquels nous étions lus à haute voix des récits de voyages. Pendant les heures de récréation, nous prenions l'air et jouions librement.

Nous y avons été envoyés, mon frère et moi, quand nous avons respectivement neuf et dix ans ; pour les garçons que nous étions, les enseignements de « Mademoiselle »⁵ étaient devenus inadéquats. C'était bien avant que nous soyons capables de nous réjouir de notre nouveau sort. Être la majeure partie de l'année loin de notre père, de notre mère, de nos sœurs, du serviteur Pierre, du Grand Roc, et de la chaleur du foyer familial provoquait chez nous des élans de désespoir. Nous attendions avec impatience les vacances et comptions les jours jusqu'à ce qu'ils viennent. Un jour,

2. L'Institution des Chartreux, le plus vieil établissement catholique de Lyon, a été créé en 1825 dans les bâtiments de l'ancienne Chartreuse du Lys-Saint-Esprit fondée elle-même en 1584.

3. Ce parc, appelé autrefois la « campagne » sis au 57 rue Henri Gorjus à la Croix-Rousse, est aujourd'hui devenu l'internat Paul Couturier pour les étudiants des CPGE d'une part, et le stade de l'Institution d'autre part.

4. La crypte de la grande Chapelle, actuelle salle des DS.

5. « La famille était constituée de mon père, ma mère, mon grand-père maternelle, quatre enfants (deux garçons et deux filles) et « Mademoiselle », l'institutrice ». p. 4 de *What me befell*.

1. *Jusserand jeune*

2. *Labbé Déchelette*

3. *La Chartreuse de Padoue*,
aquarelle de la main
de *Jusserand*



pendant les courtes vacances du nouvel an passées, contrairement à la coutume, à Saint-Haon (les marchands avaient probablement été réticents à acheter nos récoltes), mon père me fit tant plaisir que je le ressens encore avec gratitude : il mit entre mes mains le premier roman de ma vie. Et quel roman ! Chaque chose était si neuve, si inattendue, tellement fascinante, des gens que vous n'aviez jamais vus et que vous voyiez et écoutiez à présent, que vous aimiez ou haïssiez ou dont vous riez ! Rien d'autre que *Ivanhoé* de Walter Scott : il semble que les jeunes gens le perçoivent différemment maintenant, mais sans honte nous bénissons encore le vieux Sir Walter. L'inconvénient, c'est que les vacances étaient trop brèves (seulement deux ou trois jours, et il y avait tellement à faire, faire de l'escalade, marcher, faire des visites de courtoisie, contrairement à nos inclinations), je ne pus finir le superbe livre, et je dus attendre les vacances de Pâques pour apprendre ce qu'étaient devenus Rebecca, le Templier et les autres.

Les vannes des nouvelles émotions furent alors ouvertes ; sans parler des merveilleux voyages de Jules Verne vers les États-Unis ou vers la lune, des histoires romantiques de Chateaubriand, *Les Martyrs*, *Atala*, *Les Natchez* qui furent mises entre nos mains. Nous les lûmes dans un lieu qui rendaient nos émotions plus fortes. Quand tout le monde était parti se coucher, mon frère et moi, risquant de sévères réprimandes, nous glissions silencieusement hors de

la maison, nous étant fait connaître par le chien de garde grâce à des caresses pour le persuader de ne pas aboyer ; nous atteignions une petite serre dans le clos. Avec des bougies embarquées dans nos poches, encerclés par de minuscules plantes dans de petits pots, respirant une atmosphère tiède chargée d'humidité et de l'arôme des feuilles et des fleurs, pendant que tout dehors était froid et sombre, nous suivions les histoires magiques des Romains ou de fabuleux héros Indiens. Depuis, j'ai vu la forêt primitive de l'Ouest, les vraies prairies, les lacs aussi grands que des mers intérieures, les montagnes Rocheuses, le vrai « Mechacébé »⁶, mais ils ne m'ont jamais donné des impressions aussi intenses d'étendues désertes hantées, d'images et de fleurs multicolores, de solitude poétique et de beauté naturelle, que cette serre remplie de petits pots n'a pu m'en procurer.

Une fois que j'eus mieux compris l'importance et le charme des enseignements classiques, c'est aux Chartreux que je me réconciliais avec mon destin, notamment lorsque, étant parvenu jusqu'à ce qu'on appelait le cours d'Humanités⁷ (un des plus hauts enseignements, le deuxième si ce n'est le premier), je tombais sous l'influence d'un

6. Ancien nom du Mississippi.

7. En français dans le texte.

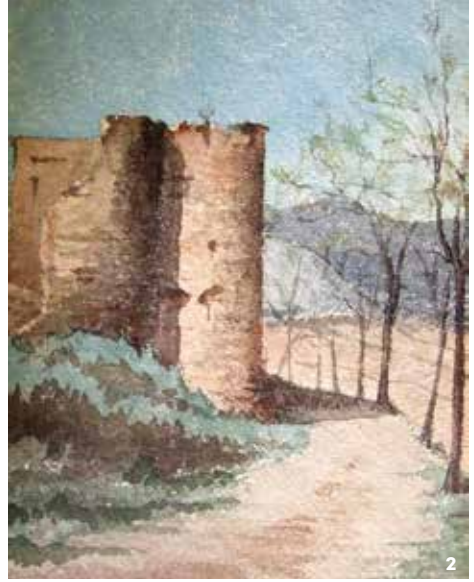


1

homme extraordinaire, l'Abbé Déchelette⁸. Venant d'une famille aisée du Forez, il avait fait de longues études, et était aussi habile en Grec, Latin, Anglais ou Italien. En outre, il détenait ce secret si important pour un professeur : il savait comment susciter de l'admiration pour ce qu'il enseignait. N'importe où ailleurs, les élèves avaient tendance à maugréer en apprenant le Grec, mais lui, il parvenait à les rendre enthousiastes. De temps en temps, il consacrait au Grec une semaine entière durant laquelle on n'enseignait et ne considérait nulle autre chose que le Grec. Nous étions devenus assez expérimentés pour pouvoir lire pour notre plaisir l'*Odyssée* à voix haute, chaque élève lisant et interprétant, chacun son tour, une série de vers.

Charismatique et de bonne volonté, l'Abbé persuada mes parents de consentir à mes premiers voyages au-delà de la route familiale de Saint-Haon à Lyon et de Lyon à Saint-Haon. Il prit avec lui deux

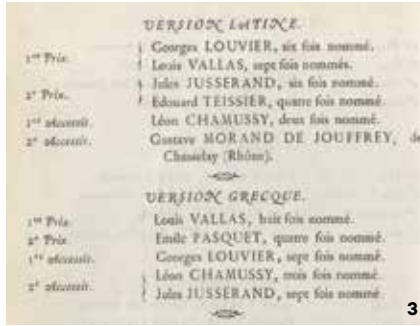
8. L'abbé Jérôme-Joseph Déchelette (1834-1905). Engagé dans la société des prêtres de Saint-Irénée dès 1856, il est envoyé à Paris, au séminaire des Carmes, pour y obtenir en 1859 la licence des lettres, grade alors assez rare ; aussitôt nommé professeur à l'Institution, il part en Angleterre en 1867 « pour y apprendre la langue », qualification encore plus rare à l'époque ! En 1877 il est nommé directeur des études, sans cesser d'enseigner, mais en devenant, cette fois, professeur d'histoire et de géographie. Il est ensuite supérieur de l'Institution de 1890 à sa mort.



2

ou trois de ses élèves. Dans le but de nous habituer à ne pas être embarrassés par des bagatelles, il attendait de nous que nous gardions, chacun notre tour, le porte-monnaie commun, que nous réglions toutes les additions, payions ce qui devait l'être, et apprenions à ne pas nous laisser marcher dessus. Notre mentor gardait un œil sur le processus et n'intervenait qu'en cas d'extrême urgence. D'une disposition joyeuse, il était toujours prêt à faire preuve d'humour avec les paysans rencontrés sur la route et plaindre les personnes installées dans les osteria⁹ italiennes, nous permettant d'apprendre des choses sur les façons de penser et sur les manières d'hommes différents de ceux que nous avons l'habitude de voir. Nous parlions assez bien italien pour suivre les discussions, bien que le livre de dialogues sur lequel nous avions compté nous trompât énormément, adapté qu'il était aux temps passés : les dialogues sur les moyens de transport concernaient uniquement les diligences, et nous étions confrontés aux mésaventures de « Signor Elefante »¹⁰ qui essayait de s'asseoir dans

9. L'osteria est l'équivalent italien de nos bistrotts, un lieu où l'on se retrouve pour boire et parfois manger.
10. Personnage d'un manuel de langue italienne.



1. Venise, les porteuze d'eau, dessin de la main de Jusserand
2. Saint-Haon, aquarelle de la main de Jusserand
3. Détail du livre des prix 1871 de l'Institution des Chartreux

la voiture alors que les autres voyageurs protestaient bruyamment : « Quand quelqu'un est trop gros, il réserve deux places ! » « Mais c'est ce que j'ai fait. Le problème est qu'ils en avaient réservé une à l'intérieur et l'autre sur le toit ». Pour les voyageurs à pieds ou en train, cela n'aidait pas beaucoup. Nous avons marché ainsi, portant nos sacs à dos jusqu'à Mattmark, au pied des Alpes suisses, avons franchi le col du Monte Moro pour arriver à Matugnaga, atteignant des endroits d'une beauté sans pareille, les lacs du Nord de l'Italie, puis la ville de la cathédrale de marbre, de La Dernière Scène de Vinci, des musées remplis d'œuvres rares, Milan. L'abbé nous avait tant imprégné de respect pour les meilleures productions de l'esprit humain, qu'elles soient intellectuelles, morales ou artistiques, que nous avons ressenti un pincement au cœur et une sorte d'émotion sacrée quand nous sommes entrés dans un lieu riche d'un si grand trésor.

La plupart des musées étaient alors bien mieux arrangés qu'aujourd'hui ; ils avaient moins l'apparence de catacombes ; leurs salles ressemblaient plutôt à celles dans lesquelles les gens habitent, et leurs collections avaient bien plus l'air de toujours appartenir au monde des vivants. Le couperet des formalistes sans imagination a causé de grands ravages ; la mode de la classification est en marche ; tous les travaux du même artiste et de la même école doivent être alignés ensemble. Une tâche facile, pour

sûr ; pas plus difficile à remplir que la classification d'une collection d'anciens timbres, pays par pays, personnalité par personnalité. Certains pourraient suggérer que les étudiants, grâce à un tel système, percevraient mieux les tendances et les mérites de chaque école ; mais on pourrait objecter qu'ils pourraient mieux les comprendre en observant les différences et les oppositions entre des images de différents styles juxtaposées.

Pendant un de ces voyages, nous avons marché du Lac Léman jusqu'à Zermatt, franchi le Théodule de plus de trois mille mètres de haut, nous avons ramé à travers les lacs, et après, principalement à pied, sommes passés à Chiavenna, Saint-Moritz (un village insignifiant à cette époque), Pontresina, Landeck, et enfin Innsbruck où l'Empereur Maximilien s'agenouille dans sa robe en bronze, entouré de sa garde de vingt-huit géants de bronze, guerriers célèbres dans les romans d'amours ou les livres d'histoire : la plus grande tombe militaire existante, après celle des Invalides où les victoires, dont les noms sont gravées sur la chaussée en mosaïque, montent la garde devant le sarcophage anonyme contenant les cendres de Napoléon.

Après avoir obtenu mon diplôme¹¹, j'ai fait un autre voyage à travers toute cette partie de l'Italie qui, au fil des siècles, avait

11. C'est-à-dire son baccalauréat



1. et 2. Aquarelles de la main de Jusserand

été le jardin, le musée, le champ de bataille, de peuples et de nations. Nous avons voyagé à Venise, et nous sommes bien évidemment tombés sous son charme, à Florence, dont la Tribune, un des lieux les plus rayonnants de beauté artistique au monde, n'était pas encore soumis aux règles strictes de la classification historique, aux villes à flanc de colline d'Ombrie, à Rome, qui nous émerveilla par ses statues, ses peintures, son palais Saint Pierre, son Colisée, ses catacombes, sa voie Appia. Un si grand pan de l'Histoire du monde avait été écrit là-bas, effacé, réécrit. Puis, nous sommes allés à Naples, au Vésuve, à Pompéi, à Sorrente, à Amalfi.

Le cratère du Vésuve fut atteint, à cette époque d'avant le funiculaire, en partie à dos de cheval, en partie à pied. Partant de nuit de Résina, nous suivîmes au grand galop le sentier raide et serpentant, à peine visible dans le clair de lune, passant au milieu d'étranges blocs de lave répandus là par la grande éruption de l'année précédente ; chaque cheval était mené par un garçon napolitain à pied qui ne laissait jamais la monture ralentir et qui, criant tout le temps, n'était jamais distancé. Nous

atteignîmes ce qu'on appelait l'ermitage à onze heures ; « l'ermitage », dont la solitude était égayée par une incroyable armée de nombreuses petites créatures rampantes ou bondissantes, avait un unique lit à nous offrir, dont nous nous attribuâmes chacun un quart, l'un profitant d'un oreiller, l'autre d'un traversin, et ainsi de suite, chacun recevant une large proportion de la formidable armée. Ce fut un plaisir de se lever à trois heures, de s'éloigner de l'armée à prudente distance, de monter à nouveau sur nos chevaux et de galoper jusqu'à l'endroit où les rochers laissaient place à de la cendre, là où nous continuerions à pied. Nous renvoyâmes les chevaux et les garçons, et gardâmes un guide, indispensable dans l'obscurité provoquée par la vapeur, la brume et la fumée qui voilaient la lune. Ces cendres, ou plus exactement scories, ne facilitaient pas l'ascension : elles formaient une couche épaisse et fragile, dans laquelle nous nous enfoncions jusqu'aux genoux et, glissant en arrière, nous perdions à chaque pas la moitié de la distance que nous venions de parcourir. Notre guide insista fortement pour que nous profitions des bons services de quelques hommes, se tenant là à l'affût de voyageurs, et dotés de ceintures en cuir destinées à être placées autour de la taille des volontaires, chacun des touristes étant tiré vers le haut par un homme et poussé en avant par un autre. Nous vîmes un groupe de promeneurs à la carrure assez imposante accepter leur aide, mais nous n'avions pas une carrure imposante, et



nous étions trop fiers pour nous faire aider dans notre ascension.

À la tombée du jour, baignant dans la transpiration causée par la chaleur des émanations du volcan, nous atteignîmes la bordure du cratère, une cheminée très raide entourée par une paroi de roches et de cendres, avec un sombre trou rond visible au fond. Une pierre volcanique, poussée en bas de la déclivité par notre guide, tomba dans la fosse, et nous contâmes dix-sept secondes avant de cesser d'entendre le grondement (comme un tonnerre distant), qu'elle fit après avoir disparu. Le soleil se leva, mais une épaisse fumée noire émergea rapidement du cratère et, lors d'un instant, nous vîmes à peine un vague aperçu de Naples et de sa baie. L'air, d'ailleurs, était chargé des vapeurs venant des blocs de soufre, brûlant lentement çà et là ; le sol était si chaud que des œufs pour notre petit-déjeuner y furent cuits.

La descente, plutôt que d'être entravée, était favorisée par les cendres qui nous arrivaient genoux et qui évitaient que nous ne chutions en avant. Nous achetâmes du raisin pour faire passer la fumée, puis nous marchâmes vers Torre del Greco et Pompéi. Le soleil brillait maintenant dans une splendeur plutôt inattendue. Pompéi fût minutieusement inspectée durant l'après-midi, et quand vint le temps d'aller se coucher, nous dormîmes profondément. Plus au Sud, après des pèlerinages dans de nombreux lieux desquels Virgile nous

avait rendu familier, les domaines des Phlégréens, le lac Averno, la caverne de la Sybille, nous visitâmes Sorrente avec ses orangeries et sa mer bleue ; un bateau nous emmena dans le Capri de Tibère et dans le petit port pittoresque d'Amalfi que nous atteignîmes au coucher du soleil. La lumière du jour s'évanouissant étendait sa chaleur sur les montagnes et vallées environnantes, tandis que les pêcheurs ramenaient leurs bateaux sur le sable et apportaient leurs prises. Une couche de maïs séchant sur les dalles du port offrait encore plus de nuances de couleur. C'était comme si nous naviguions dans un paysage digne de Claude Lorrain.

Un autre de nos voyages nous mena en Bretagne et en Normandie, dans la vallée de la Loire et ses châteaux, et se termina par une brève visite de l'impressionnante ville que nous voyions alors pour la première fois, « Paris la grand' ville ».

L'une des conséquences de ces voyages fût le décuplement, pour les quatre enfants que nous étions (y compris ceux qui étaient restés à la maison et avaient entendu l'histoire), d'une passion innée pour l'art. Nous avons donc étudié ses bases dans la Grammaire des Arts du Dessin de Charles Blanc¹² et lu, stylo en main, toutes

12. « Ce livre est destiné à l'enseignement ». Charles Blanc s'adressait en ces termes au lecteur pour présenter en 1880 un ouvrage publié en version complète en 1867, plusieurs fois réédité, et censé combler une lacune des études



les histoires sur l'art et les artistes que nous avons pu trouver. Pour enrichir notre culture et nous divertir, nous avons décidé de créer un musée ou un recueil des arts de tous les pays et de toutes les périodes. Rassembler le matériel pour le faire, sans aucune ressource spécifique, éveillait en nous un vif intérêt. Nous recherchions toutes les gravures que nous pouvions découper dans des journaux illustrés dont personne ne voulait, toutes les photos que nous pouvions obtenir, les peintures de monuments et de places historiques, avec autant de passion qu'en aurait un grand collectionneur millionnaire, prêt à acheter un Rembrandt. Les publicités pour les livres illustrés au nouvel an étaient une de nos meilleures occasions pour faire de bonnes prises. Nous attendions ce moment avec une grande anxiété : la récolte serait-elle bonne cette année ?

J'étais toujours aux Chartreux quand, à l'âge de seize ans, une sombre nouvelle me parvint : en février 1871 arriva une lettre de mon père, qui disait : « J'essaie de me

maintenir en vie. Si seulement il m'était possible de vivre quelques années encore pour vous transmettre à tous un élan salutaire et vous mettre sur le bon chemin. Mais, hélas, je dois confesser que mes souffrances augmentent de manière conséquente et que la vie, qui m'est retirée graduellement, ne tient qu'à un fil. Comme je te l'ai dit bien souvent, tu es celui qui devras prendre ma place à la tête de la famille. Tu aideras ta mère, feras du mieux que tu pourras et ensemble vous veillerez sur ton frère et tes sœurs. En vue de quoi il t'incombe de considérer très sérieusement cette nouvelle position, que tu accomplisses ton devoir en toutes choses afin de terminer tes études brillamment et de te distinguer dans la carrière que tu poursuivras. Alors, je pourrai reposer dans ma tombe avec la consolation que ma présence ne vous manquera pas trop ».

Il survécut jusqu'à l'année suivante, en proie à de profondes souffrances. J'espère humblement ne pas m'être trop écarté de la ligne de conduite que cette main vénérée m'avait tracée.

classiques. C. Blanc, républicain, entend parler à de jeunes esprits dont certains deviendront des artistes-, mais aussi proposer un corps de doctrine, une philosophie du beau, une esthétique susceptible d'être comprise et assimilée par tous.

1. *L'Institution des Chartreux en 1875, peu de temps après le départ de Jusserand*

BIBLIOGRAPHIE

DE JEAN JULES JUSSERAND

- *Le Théâtre en Angleterre, depuis la conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakespeare* (1878)
- *Les Anglais au Moyen Âge. La vie nomade et les routes d'Angleterre au XIV^e siècle* (1884)
- *Le Roman au temps de Shakespeare* (1887)
- *A French Ambassador at the court of Charles the second. Le comte de Cominges from his unpublished correspondence* (1892)
- *Les Anglais au Moyen Âge. L'Épopée mystique de William Langland* (1893)
- *Histoire littéraire du peuple anglais* (3 volumes, 1894-1909)
- *Le Roman d'un roi d'Écosse* (1895)
- *Histoire abrégée de la littérature anglaise* (1896)
- *Shakespeare en France sous l'ancien régime* (1898)
- *Les Sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France* (1901)
- *A Literary history of the English people from the origins to the Civil war* (1907)
- *The Piers Plowman controversy* (1910)
- *Ronsard* (1913)
- *With Americans of Past and Present Days* - Premier prix Pulitzer, catégorie « Histoire » (1916)
- *The School for ambassadors and other essays* (1925)
- *What Me Befell: The Reminiscences of J. J. Jusserand* (1933)

À noter également,

une biographie de Jusserand :
Robert Young, *American by degrees : the extraordinary lives of French ambassador Jules Jusserand*, Montréal, Mc Gill Queen's University Press, 2009.

Directeur de la publication :
Jean-Bernard Plessey

Rédaction : Jean Mathieu,
François Bouteille, David Camus
et les étudiants d'Hypokhâgne
(année scolaire 2016-2017)

Coordination : Christelle Tallaron

Mise en page : Aïtao

Toutes les photographies
du présent ouvrage
ont été aimablement mises
à disposition par les Amis
de Jusserand ou sont issues
des archives de l'Institution
des Chartreux.

BULLETINS TRIMESTRIELS.

Année 1871 Classe de Rebut ^{1^{re}}	1 ^{er} Trim.	2 ^e Trim.	3 ^e Trim.
N. Jusserand			
Traité D. N. Wiy.	très bien	Bien	Bien
Caractère	très bien	Bien	Bien
Politesse	très bien	Bien	Bien
Travaux écrits	très bien	Bien	Bien
Connaiss. des faits et Propriétés	Bien	Bien	assez bien
Conduite et Sèrie	moder.	assez bien	assez bien
Assiduité	Bien	Bien	Bien
Attention en classe	Bien	Bien	Bien
Progrès	Satisf.	Bien	Bien
Rang	Excellence Diligence		

Cette brochure est éditée à l'occasion de la cérémonie d'hommage à Jean Jules Jusserand le 10 novembre 2017 à l'Institution des Chartreux qui dévoile à cette date une plaque commémorative en son honneur. La cérémonie est également l'occasion pour l'Institution de célébrer la mémoire de ses morts pour la France lors du conflit mondial de 1914-1918.

L'Institution des Chartreux tient à remercier tout particulièrement l'association Les Amis de Jean Jules Jusserand et leurs représentants, Messieurs Jean Mathieu, Lionel Monroe et Jean-Paul Nomade ainsi que Monsieur Jean-François Vivier et les membres de la famille de Jean Jules Jusserand, présents aux Chartreux le 10 novembre.



58 Rue Pierre Dupont
69283 LYON Cedex 01

www.leschartreux.net